

RÉDACTION :
43 SAINT-VINCENT 43
TELEPHONE MAIN 7460

L'Escholier

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

ABONNEMENT
ANNEE UNIVERSITAIRE
\$1.00
Le Numéro 5 sous

Directeurs : BARBEAU — CHAUVIN — PAQUIN

TOUS LES JEUDIS.

Notre programme

Nous paraissons
Nous paraîtrons

LA DIRECTION,

NOS ENQUETES

LE BERET

CE QU'ON PENSE ET CE QU'IL FAUT CROIRE

ABBE DESJARDINS

Je suis en faveur du béret pour maintes raisons qu'il m'a souvent été donné d'exprimer. Il y a au-delà de deux mille étudiants à Laval. De ce nombre les deux-tiers s'ignorent mutuellement. Le béret serait pour eux un trait d'union efficace.

JUGE LAFONTAINE

Le béret apporte à l'Université une couleur locale que nous ne saurions trop apprécier. Il est aussi d'un cachet très distingué.

M. P. COUSINEAU

De mon temps, tous les étudiants portaient le béret. Je ne vois pas pourquoi vous ne le porteriez plus.

OLIVAR ASSELIN

Ne fut-ce que pour horripiler le bourgeois, tous les étudiants devraient porter le béret.

PIERRE LABROSSE

C'est ironie que de vouloir parler béret à des gens dont les cheveux s'en vont si vite, si vite, comme les feuilles d'automne.

LEON LORRAIN

J'en pense beaucoup de bien. Développez cette idée.

LOUIS BRETON

O antithèse! le béret est la coiffure du marin, qui tremble d'être privé de boussole, et de l'étudiant, qui rage de s'en voir imposer une autre que sa changeante humeur. Mais marin et étudiant se retrouvent en plus d'un point: l'un et l'autre aiment la "houle" et honissent le plancher des vaches.

L. LAMOUREUX, E.E.M.

C'est là, un très beau mouvement que je souhaiterais voir endosser par tous les étudiants en médecine.

E. MASSICOTTE, E.E.D.

Le béret est très beau. S'il était porté dignement par tous, je le porterais avec joie.

UNE VICTOIRE

Après de vifs débats sur une coutume universitaire presque disparue, les étudiants en médecine des deux premières années ont résolu de rétablir l'antique usage du béret qui, comme chacun sait, est le signe distinctif de l'étudiant.

J.-Alphonse LABELLE,
Sec. des E. E. M.

LES CIVILISÉS !

Nos camarades sont assaillis à Québec par la soldatesque avinée et les sergents de ville.

NOTRE VENGEANCE !

Nos étudiants de Montréal ont fait un beau voyage à la Vieille Capitale. Départ de notre ville, vendredi soir.

Arrivée sous la citadelle à huit heures samedi matin. Les étudiants de Québec sont sur les quais—grand ralliement à l'hôtel Victoria—réception à l'Université par le recteur Mgr. Pelletier. Discours des camarades Grenier, Lamoureux et Massicotte. Visite aux journaux "Événement" et "Soleil", (ce dernier journal où nous avons été reçus de gracieuse manière nous décocha lundi un article aigre et injuste). Harangue de Messire Armand Lavergne sur le rôle de la volonté et le devoir des jeunes. Après-midi, balades en ville. Le soir, ralliement au théâtre Princesse où l'on donne le Voleur de Bernstein; la pièce est écoutée sans chahut. Pour finir la journée, manifestation usuelle, provocation d'officiers en goguette et en uniforme, arrivée de la police, bagarre.

Dimanche matin, messe à la basilique. Dimanche après-midi, visite à Spencer Wood.

Dimanche soir, réjouissances à l'hôtel Victoria. Hourrah pour M. Fontaine.

Lundi matin, les étudiants visitent Québec. Lundi après-midi, protestations aux journaux, thé au Frontenac. A six heures, assemblée sur le port, discours des étudiants de Québec félicitant Laval de sa bonne conduite et de sa visite.

Le bateau démarre à 6 heures 30. Copieux et gai souper à bord, vive la compagnie. Présence d'un mouchard à bord et perte de ses boutons d'uniforme, concert improvisé.

Mardi matin, les cours, rue S.-Denis.

Il y a un mot qui dans le communiqué officiel fait tache: la bagarre.

Revenons sur les détails de cette échauffourée, ils sont remarquables car ils peignent en deux traits la mentalité policière et l'esprit des palefreniers de l'armée.

Donc, samedi soir, à la sortie du théâtre manifestation des étudiants, bruyante, musicale, inoffensive. Mais voici que devant l'Auditorium les choses se gâtent, deux hommes en khaki apostrophent en titubant les manifestants et leur ordonnent, en anglais, de chanter dans une langue civilisée et de se disperser.

Les étudiants joyeux toujours, dansent une ronde folle autour de ces pantins et songent à confiner lorsque Dame Police, incarnée dans la coléreuse et excitable personne de M. Fenney (numéro 86) entre dans le concert le revolver au poing et menace la foule !!!

Arrêtons nous pour un moment et méditons. N'est-ce pas là un tableau connu? Notre sergent de ville, homme-gaffe, femme hystérique, grossier phénomène.

Méditons. Nous sommes revenus aux temps antiques, la force constabulaire rend justice dans la rue, au hasard, tout comme Salomon et le bon roi S.-Louis.

C'est ainsi que bientôt nous pourrions nous passer de tribunaux et de palais de justice. Un lumineux, judicieux numéro 86 quelconque rendra les jugements sur les carrefours à coups de matraque ou de pistolet !!! ? ? ?

Mais poursuivons le récit de cette idylle. Des renforts, (toujours les renforts) arrivent de tous côtés. Soldats ivres et agents batonnent d'un bras et de l'autre pointent leurs armes à feu. Les camarades Sirois et Simard, veulent protester et réclament l'arrestation des soldats, ils sont assommés et traînés dans les géoles—quand pourrions-nous dire : comme des malfaiteurs. Le jeune Aimé Fortin, qui se retirait est frappé en arrière à la tête et s'affaisse rougissant le pavé de sang. Son état est très grave, il est transporté chez le docteur Lefebvre. Notre paisible ami Bainville reçoit sur les épaules une brique lancée par un agent, etc., etc.

Insultés, meurtris, toujours dignes les étudiants se dispersent. Ce n'est pas fini. Les camarades qui s'en vont isolés sont attaqués par les soudards embusqués dans

les rues voisines. Mêmes insultes, nouveaux horions, nouveau sang. Et voici le récit de la bagarre non pas comme l'ont vu les militaires saouls ni les sergents de ville pour ainsi dire aveuglés de bestialité.

Nous espérons que les autorités séviront contre ceux qui publiquement salissent leur uniforme et se dégradent eux-mêmes.

Nous espérons que les autorités policières feront l'éducation de leurs sujets. Elles devraient les pénétrer de cette loi qu'un agent en fonction n'a plus de nom de famille. Sa personnalité doit disparaître, il n'est plus que l'instrument de l'ordre.

L'épaisseur et la hauteur d'un constable sont des qualités qui trop développées peuvent étouffer les autres. Il faut des gens de poigne assurément et sur toutes choses doués de sang-froid, affables, point biliens et de quelque intelligence.

Peut-être alors ne dira-t-on pas, comme on l'a dit pour les assomades de Québec: les étudiants se sont mieux conduits que la police.

Cette parole est pour nous une douce et honorable vengeance.

Roger MAILLET.

AU PILORI

Ils sont partis 88, nos carabins... et ils sont revenus!

ChAMPLAIN, reconnais-tu la ville?

Cherche des Français dans ses murs pour les saluer de ton chapeau de bronze. Encore, il n'y a que toi qui ne se coiffes pas devant la gent étudiante, la fleur de la race.

Les escoliers de Québec sont de vrais gaillards comme nous. Ils ont le sang du quartier latin, rouge, dans les veines. Qu'importe qu'il en soit versé, c'est une semence.

Idiotisme de nos sergots, tu pâlis devant celui des cogens et des hussards de la Citadelle.

Soldats des remparts et du manège, pourquoi ne bourrez-vous pas plutôt vos canons que vos pipes?

J. C.

Une jeune fille parle

Les fenouils m'ont dit: il t'aime si follement, qu'il est à ta merci.
Pour son revenir vas l'apprêter;
Les fenouils ne savent que flatter.
Dieu ait pitié de mon âme.

x x x

Les pâquerettes m'ont dit: pourquoi avoir mis ta foi dans sa foi?
Son cœur est tanné comme un souda;
Pâquerettes, vous parlez trop tard.
Dieu ait pitié de mon âme.

x x x

Les sauges m'ont dit: ne l'attends pas. Il s'est endormi dans d'autres bras.
O sauges, tristes sauges, je veux
Vous tresser toutes dans mes cheveux.
Dieu ait pitié de mon âme.

Jean MOREAS.

DÉNIGREUR !

Le métier de Fureteur ou de mouchard présente un certain attrait à plusieurs gens. Décrier ses semblables, étaler au grand jour, les hontes qu'on devrait cacher avec soin, tel est le mobile des chroniques d'un étudiant dans le "Réveil". Dès avant la manifestation de mercredi dernier, il annonçait au public que les étudiants se conduisaient très mal devant l'Université et qu'ils semblaient faire fi de la galanterie française. Vendredi, commentant la parade qui a suivi la messe du S.-Esprit, il en profitait pour écrier sur les toits ce que tous les journaux avaient cachés.

La solidarité n'existe pas à Laval. Au lieu de "laver notre linge sale en famille" — pardon pour l'expression bourgeoise — nous fournissons une arme à ceux qui ne cherchent que l'occasion de nous lancer la pierre. Et voyez l'ironie des choses, le bienveillant Fureteur demandait à la police ce qu'elle venait faire lors de nos sorties. Vraiment, mon cher, vous êtes d'une candeur! Vous avouez que le 20e des étudiants se conduit en voyou, insulte les femmes, brise les vitres, et vous vous demandez pourquoi l'on nous escorte.

L'acte était public, dites-vous; mais est-ce une raison parce que quinze personnes furent témoins d'un incident malheureux, de l'annoncer à quatre mille personnes? Encore si ce bienveillant Monsieur s'était borné là. Mais mardi dernier, il nommait un de nos confrères par son nom, insinuant clairement que c'était un insulteur de femmes et un briseur de vitres. Et l'étudiant en question était l'être le plus aimé qu'on puisse rencontrer à l'école de droit. Il faut peu de chose pour édifier la réputation d'un homme et il en faut encore moins pour la salir.

C'est là une campagne de dénigrement contre laquelle nous protestons de toutes nos forces. Il y a tant d'autres moyens de réformer les gens sans les insulter publiquement.

Ubaldo Paquin.

CE QUI MANQUAIT

A Laval, si tous ont de la cervelle, Du haut en bas, du toit jusqu'au cellier, Il y manquait, cette vive étincelle, Ce petit rien: l'esprit de... l'Escholier.

Jean PICK.